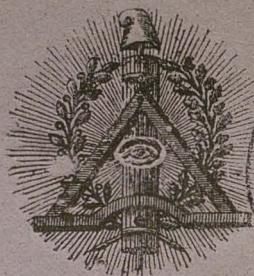


Cote 553

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DE
SÉNAT.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou

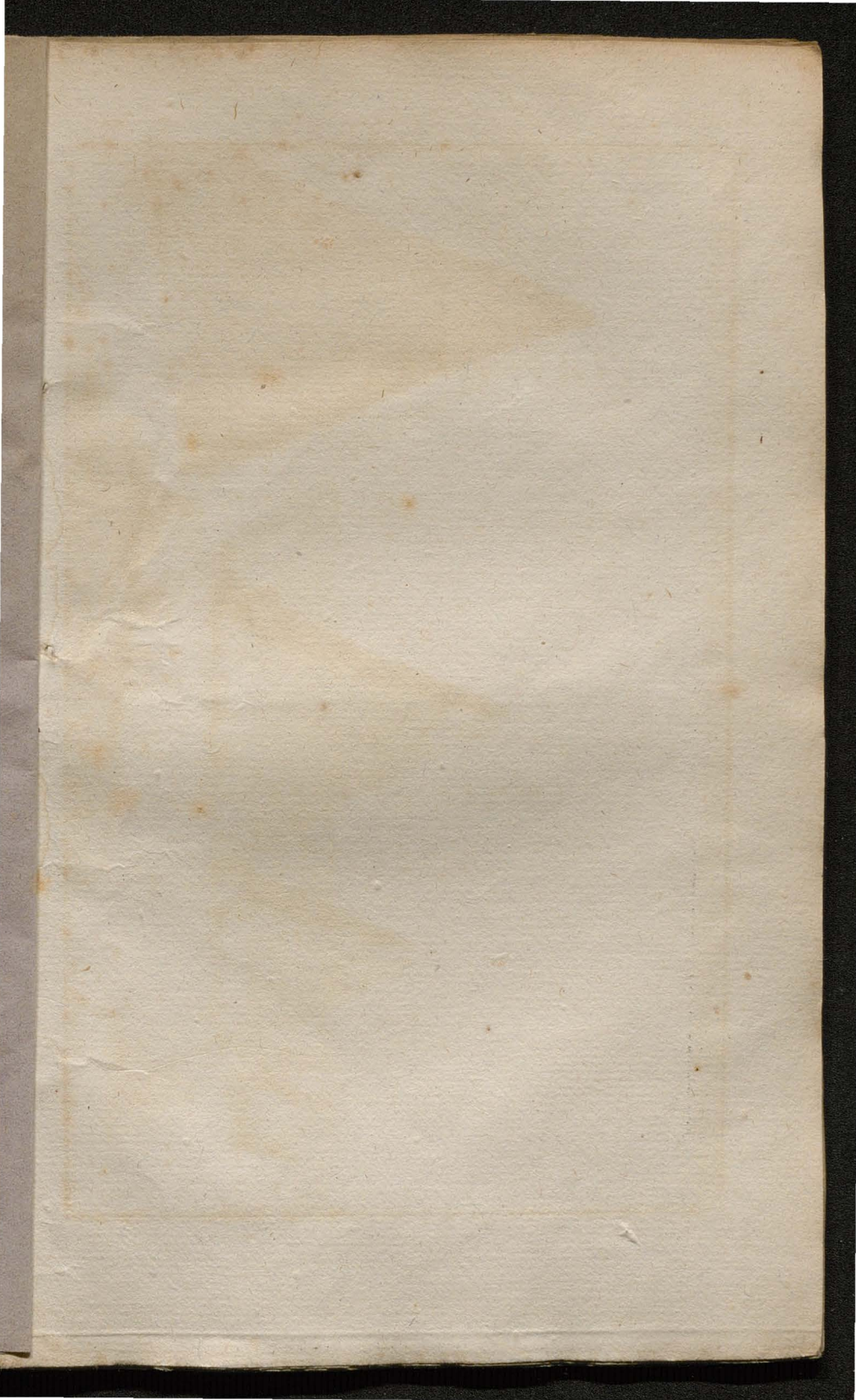


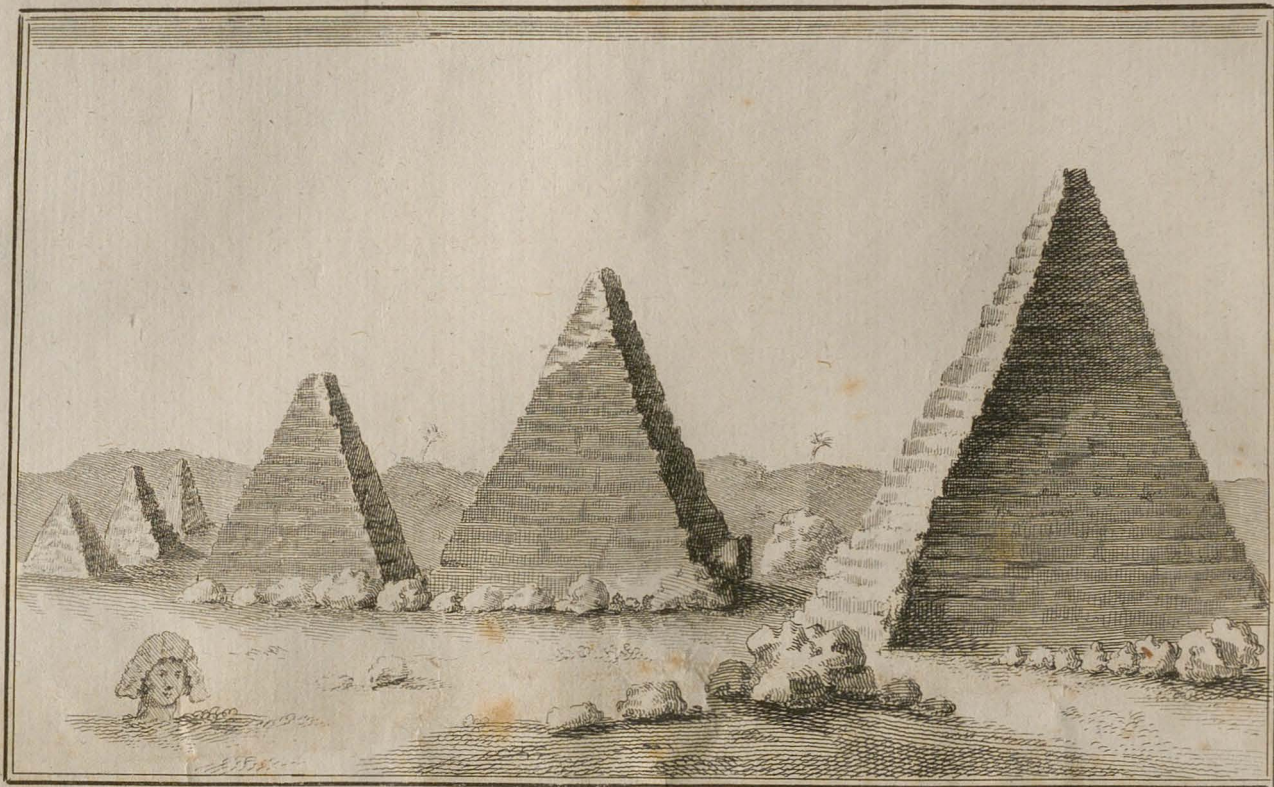
REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ







LA BATAILLE DES PYRAMIDES,

O U

ZANOUBÉ ET FLORICOURT,

OPÉRA-MÉLODRAME

EN QUATRE ACTES,

La Musique est de M. TOMMÉONI,

M. AUMER a composé les Ballets, et M. Eugène Hus a
dirigé l'action.

*Représentée, pour la première fois, sur le théâtre
de la porte Saint-Martin, le 28 germinal an 11*

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière
le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES.

ACTEURS

MOUSTAPHA, père de Zanoubé.

M. Vallière.

ZANOUBÉ.

Mad. Guesnet.

OUORDI, vieille coquette.

Mad. Auvray.

FLORICOURT, français.

M. Vigny.

GIORGINO, son ami.

Mad. Bailly.

IBRAHIM, Kesnadar de Mourat-bey.

M. Révalar.

UN AIDE-DE-CAMP.

M. Darbouville.

UN CHEIK arabe.

M. Labourette.

Chœur d'al mées. Mesd. *Percheron, Révalar, Martin, Rohannio. etc.*

Deux Fellahc, ou paysans,

MM. *Delbois et Rivolle.*

LORENZO, domestique.

LA BATAILLE DES PYRAMIDES,

OU

ZANOUBÉ ET FLORICOURT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon turc, c'est-à-dire une enceinte fort élevée, formée de trois travées, ayant un bassin et un jet d'eau dans le milieu. On aperçoit, à droite et à gauche, une portion des travées latérales et du divan qui les meubles. Un grand divan occupe la totalité de la travée du milieu. Un tapis de couleur couvre le sol. Sur chaque parvis est une large croisée dont la hauteur atteint le plafond. Elle est convertie d'un grillage en bois fort serré. Les murs sont blancs. Un verset du Koran est écrit sur chaque face. Vers la moitié de la hauteur du salon règne, dans la totalité de l'enceinte, une planche horizontale sur laquelle on a placé des porcelaines.

SCENE PREMIERE.

(Zanoubé est endormie au milieu du grand Divan. Ouordi paraît rêveuse et profondément affligée; elle se lève pour s'assurer si Zanoubé ne se réveille pas.)

O U O R D I.

LE jour est avancé! elle dort... Las! peut-on dormir quand on aime?... Je ne fus jamais belle, grace au prophète qui a garanti ma vertu, en revanche je fus si sage, si sage! et ce cœur tout neuf s'est enflammé à l'aspect de Giorgino, d'un infidèle! oh! décrets incompréhensibles de la destinée! oh! puissant amour!

Le moyen de s'en défendre
 Quand l'amour se fait entendre !
 C'en est fait , il faut se rendre ,
 Et céder à son vainqueur.
 On fait craindre à la jennesse
 Les dangers de la tendresse ,
 Mais le cœur revient sans cesse
 Vers l'objet de son ardeur.

Le moyen , etc.

A l'amour, jeune fillette ,
 Ne croyez pas échapper ,
 S'il diffère sa conquête ,
 C'est pour mieux s'en assurer.
 Rendez-vous jeune fillette ,
 Car ce dieu malin vous guette ,
 S'il diffère sa conquête ,
 C'est pour mieux s'en assurer.

Le moyen , etc.

Halla Khérim ! Dieu l'a voulu.

(Tandis qu'Onordi chante , Zanoubé se réveille lentement ; elle a entendu cette dernière phrase , et dit après s'être levée.)

Z A N O U B É , *en soupirant.*

Où , il l'a voulu.

O U O R D I , *va au-devant d'elle et l'embrasse.*

Fatmé la grande ne fût jamais si attrayante ! vous avez trop long-tems veillé cette nuit : mais je vous ai vu goûter un instant de repos.

Z A N O U B É.

Ma chère Ouordi, quel jour ! et pourquoi me suis-je réveillée ? les douces illusions du sommeil me retraçaient l'instant où , à la sortie de la prière , sur le déclin du jour , je vis Floricourt pour la première fois. Je garde encore ces fleurs desséchées qu'il me présentait alors brillantes de toute leur fraîcheur. Nous nous croyons seuls au milieu des regards indiscrets , et cent fois ma bouche voulut trahir le secret de mon cœur.

O U O R D I.

Ne parlons pas de cela : allons (*elle frappe dans ses mains deux esclaves noirs paraissent.*) que l'on apporte le café . . . ma pipe et mon petit verre , entendez-vous ? (*les esclaves sortent.*)

Z A N O U B É.

Tout espoir est annéanti, c'est aujourd'hui... que je perdrai mon amant. Un lien sévère va m'unir au farouche Ibrahim ! il faut oublier celui qui eût fait mon bonheur.

O U O R D I.

Que je vous plains ! on compatit aux maux que l'on éprouve ; mais dissipons ces chagrins. (*elle prend un koursi ou tabouret, et le pose près du bassin ; elle enlève le turban de Zanoubé, et pose sur sa tête un autre plus richement orné.*) Asseyez-vous , que je soigne votre parure. Votre père a conçu un projet louable en quittant Alep, son pays natal, pour s'établir en Égypte. Vous posséderez un jour une fortune brillante.

Z A N O U B É, *soupire.*

Ah !

O U O R D I.

Paix ! paix ! nous irons tantôt aux bains.... il se trouve souvent sur notre route.

Z A N O U B É.

Ma chère Ouordi ! Giorgino, le fidèle ami de Floricourt, n'est pas passé ce matin sous notre balcon ?

O U O R D I, *en soupirant.*

Hélas ! non.

Z A N O U B É.

Il sait que c'est aujourd'hui... je suis peut-être oubliée.
(Plusieurs esclaves entrent en apportant des tasses placées dans des coquetiers de métal doré ; elles portent une longue pipe , une petite assiette en cuivre, sur laquelle est, avec la caffetière , un charbon allumé ; elles présentent une serviette avec des franches et des broderies en couleur. Elles baisent la main de Zanoubé, et en la portant ensuite à leur front. Zanoubé s'assoit sur le divan : on lui présente une robe très-riche qu'elle met de suite. Les esclaves se rangent à droite et à gauche du théâtre, ayant leurs robes rapprochées sur le devant, et les mains coisées dessous leur poitrine.)

O U O R D I.

Votre père vous comble de présents ! C'est un musulman bien respectable ! Il chérit l'argent... mais il n'épargne rien pour son aimable fille.

Z A N O U B É.

Rien ! excepté...

O U O R D I, *en l'interrompant brusquement.*

Cela ne se peut pas. Dissipez-vous : répétez nous l'arriette

(à l'oreille de Zanoubé) que Giorgino nous a fait parvenir.

Z A N O U B É.

Je le veux bien.

A I R.

En un jour la fleur nouvelle
Brille et cesse de charmer ,
S'il se peut, soyez moins belle ;
Mais sachez toujours aimer.
Ajoutez à l'existence
Un bonheur trop précieux ,
La beauté sans la constance
N'est plus un présent des dieux.

O U O R D I.

Que cela est bien chanté !... mais... j'oubliais les petits eunuques d'Abyssinie, dont Moustapha a fait emplette : qu'on les fasse monter. Je prétends que vous ne vous livriez pas à une mélancolie déraisonnable. Ces marmots-là exécutaient hier une danse de leur pays tout-à-fait amusante. *(une esclave sort.)* Servez-nous du café. *(les esclaves approchent du divan.)* De l'eau de rose ! *(elles en versent sur les mains d'Ouordi, en jette avec des flacons, dont le bouchon est percé, elles présentent ensuite la serviette brodée pour s'essuyer.)* Ma pipe ? *(une esclave l'allume avec le charbon qui est sur la soucoupe, elle l'essaie pour la présenter à Ouordi.)* Un petit verre d'arakhi.

Z A N O U B É.

Mais Ouordi ?...

O U O R D I.

C'est un bien petit péché que le prophète pardonnera pour récompense de ma longue vertu. *(on lui verse de l'eau-de-vie.)* Voici nos danseurs ; faites place. *(aux esclaves.)* Rangez-vous. *(les eunuques noirs baisent la main d'Ouordi ; celle-ci dit à chacun en les frappant légèrement sur les épaules.)* Salamet ! salamet !

(Les eunuques noirs exécutent une danse de caractère autour du bassin. Le plus grand nombre des tableaux de cette danse consiste dans des tours de force, et des grouppes bizarres et difficiles.)

U N E S C L A V E, d' Ouordi.

Un almée des Francs demandet à vous parler.

O U O R D I.

Tant mieux ! qu'elle entre. Nous ne saurions trop multiplié nos amusemens aujourd'hui.

(L'esclave introduit une femme voilée , qui baise la main à Ouordi , et à Zanoubé , et se range ensuite auprès des esclaves. Les eunuques noirs continuent de danser. L'inconnue s'avance au milieu d'eux , et chante une barcarole , qu'ils accompagnent avec la danse.)

L'INCONNUE.

(Dès que l'inconnue commence à chanter , Ouordi et Zanoubé marquent par des gestes leur surprise. Elles se lèvent ensuite et s'avancent sur la scène.)

Sior zanetto

Xé auda' in ghetto ,

Per comprarse un ozeletto.

Soa moier l'ha fatto becco ,

Per un' ala de cappon.

Sior zanetto

Xé auda' in ghetto ,

Per comprarse una perrucca

Uh che testa mamalucca ,

Che baraw la mincion !

Eno' ghe dixi baraccola ,

Perche' 'l magna quando ciaccola

Eno' ghe' dixi baraccola

Ch'elwe' tira un cospetton !

Che bel visin !

M'ha robato la coresin !

Espero che un zorno ,

An dremo à Livorno

Col tallirullera ,

Col kikkiriki ,

Joli' , joli' , viola

Ciombola , ciombola vien da mi.

O U O R D I , à l'oreille de Zanoubé.

C'est lui-même. (aux esclaves , et aux eunuques noirs.)
Retirez-vous . . . Ne laissez entrer qui que ce soit dans le
harim sans l'ordre de Zanoubé. Personne , entendez-vous ?
personne.

O U O R D I , à l'Inconnue.

Quoi , Giorgino !

Z A N O U B É.

Giorgino !

O U O R D I.

Oui , c'est ce petit téméraire qui s'expose à des dangers
semblables.

G I O R G I N O , en ôtant son abaie et son voile.

Avant tout , voici une lettre. (il la donne à Zanoubé.)
Il nous faut une prompte réponse.

O U O R D I , à Zanoubé.

Laisse-moi un instant avec ce jeune homme. Il n'osera pas pas dire beaucoup de choses devant vous. Allez préparer votre réponse.

Z A N O U B É , après avoir lu une portion de la lettre.

Il m'aimera jusqu'à la mort ! je suis au comble de la joie.
(Zanoubé se retire.)

SCENE II.

O U O R D I et G I O R G I N O .

(*Giorgino aidé par Ouordi quitte son déguisement.*)

O U O R D I .

Maintenant il faut que je te gronde . . . et beaucoup. Comment hazarder une démarche aussi périlleuse ? comment

G I O R G I N O .

Nous n'avons pas un instant à perdre . . . Mon ami . . . mon bienfaiteur ne peut voir . . . dans les bras d'un autre celle qui lui fait chérir la vie ; cet affreux sacrifice sera consommé dans ce jour ; il fallait tout oser pour prévenir un tel malheur.

O U O R D I .

Je te comprends petit ingrat ! ce n'est donc pas pour la tendre Ouordi , pour ton amante passionnée que tu as pénétré dans ce lieu , dont tout homme est banni . . . Je me vengerai. (*Giorgino se jette aux pieds d'Ouordi , celle-ci résiste long-tems ; elle fuit sur différens points du théâtre ; Giorgino la suit en riant ; enfin la serrant fortement dans ses bras , il lui demande sa grace.*)

O U O R D I .

Grand prophète , soutiens ma vertu ! soit , je te pardonne ; mais je mets à ma Clémence une condition importante.

G I O R G I N O .

Parlez.

O U O R D I .

Tu jureras par tout ce que la terre a de plus sacré . . . que tu m'aimes . . . que tu m'aimeras toujours.

G I O R G I N O .

Ouordi ! charmante Ouordi ! le nom d'une rose ne vous fut pas donné sans motif. Mille jeunes femmes ambitionneraient votre esprit séduisant , votre enjouement aimable . . . Mais . . .

O U O R D I.

Eh bien ?

G I O R G I N O.

Vous aimer ?

(*Ouordi presse Giorgino de s'expliquer : celui-ci peint tantôt son embarras , et tantôt ses regrets.*)

O U O R D I.

Je n'ai pas la fraîcheur du printems , mais une fidélité à toute épreuve. . . . un amitié durable. . . .

G I O R G I N O , *en soupirant.*

Ah !

O U O R D I.

Achève.

G I O R G I N O.

Vous méritez les hommages les plus flatteurs... mais que Giorgino puisse... vous tromper... qu'il puisse vous aimer... en un mot... cela ne se peut pas.

O U O R D I.

Ciel ! et par quel motif ? (*La musique joue l'air : Je suis né natif de Ferrare.*) Ah ! quel désastre !

G I O R G I N O.

L'amitié , la générosité de la sage , de l'aimable Ouordi sera-t-elle refroidie pour moi.

O U O R D I.

Ah ! quel désastre !

S C E N E I I I.

L E S P R É C É D E N S , Z A N O U B É.

Z A N O U B É.

Voici ma lettre : dis-lui , mon cher Giorgino , que je me confie à sa prudence autant qu'à son amour. Un pays , des loix , des mœurs , si différentes de celles où il a été élevé , exigent des mûres réflexions avant de hasarder un projet périlleux.

G I O R G I N O.

Pourra-t-il vous voir aujourd'hui ?

Z A N O U B É.

Hélas ! je l'ignore ; je vais sortir pour aller au bain.

G I O R G I N O.

J'entends une chanteuse , un escamoteur... tout peut servir de prétexte pour vous arrêter.

La Bataille

B

Z A N O U B É.

Nous traverserons la place d'Esbekir. (*on frappe.*)U N E S C L A V E , *en dehors.*

Sidi Moustapha.

O U O R D I.

Votre père ! Oh ! ciel. Habille-toi. (*elle passe la robe et le manteau de femme que Giorgino portait.*) (*du côté de la porte.*) Tout-à-l'heure. — On l'aime toujours un peu , ce petit frippon.

G I O R G I N O , *en souriant.*

Malgré cela , Ouordi ?

O U O R D I , *en souriant.*

Malgré cela... (*on frappe de nouveau.*) On vous dit tout-à-l'heure.

G I O R G I N O.

Point d'inquiétude ; je suis une chanteuse , et voilà ce que le papa doit savoir. (*dès que Giorgino est habillé , on ouvre la porte , et Moustapha entre.*)

M O U S T A P H A.

Quelle est cette femme ?

O U O R D I.

Vous le voyez. C'est une almée des Francs , qui s'offre pour chanter à la noce.

M O U S T A P H A.

La présence d'une infidèle souillerait ma demeure.

O U O R D I.

Il faut lui donner quelques pièces d'or et la renvoyer.

M O U S T A P H A.

Soit. C'est le seul jour de ma vie où je fais des largesses. (*il donne quelques pièces à Giorgino qui lui baise la main en riant. Ouordi présente sa main ; Giorgino se sauve.*) Pen-
sez-vous que j'ai oublié de vous procurer des Almées ? vous
en aurez en grand nombre ; les plus habiles sont invitées.

Z A N O U B É.

Mon père !

M O U S T A P H A.

Ma chère Zanoubé , je n'ai rien épargné pour rendre ton mariage pompeux et brillant ; malgré la sage aversion que j'ai pour la dépense , j'ai voulu célébrer cette union , avec la magnificence digne du Kesnadar du Grand Mourat.

Z A N O U B É.

Ah ! mon père, si vous aviez consulté mon cœur !

M O U S T A P H A.

Il s'agit bien de votre cœur. Epouser un mari très-riche, qui occupe la place la plus éminente, la plus lucrative, auprès du premier seigneur de l'Egypte ; voilà le sort brillant que je vous procure... Votre cœur ?...

Je me pique de croyance
Et je suis bon musulman ,
Mais j'ajoute une sentence
Aux versets de l'Alcoran.
Dans ce livre incomparable
On omit , a mon avis ,
Que l'or est indispensable
Pour entrer en paradis.
A quoi servent les houris
Pour nos autres vieux transis ,
Palais d'or et de rubis
Est pour moi d'un plus grand prix.
Mademoiselle , mademoiselle !
On cesse un jour d'être belle ,
L'âge efface les appas !
L'argent seul ne vieillit pas.
Tout le reste est bagatelle ,
L'argent seul ne vieillit pas.
Je me pique , etc.

Z A N O U B É.

Je vous demande une seule grace.

M O U S T A P H A.

Laquelle ?

Z A N O U B É.

Celle de différer de peu de jours cette union.

M O U S T A P H A.

Cela est impossible. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance du prophète du Neb-el-Kibir. Ibrahim ne pouvait pas en choisir un plus heureux. Les parens, les amis sont invités, et tout délai devient impossible.

Z A N O U B É.

Daignez écouter votre fille.

M O U S T A P H A.

Je ne le puis, ma parole est donnée, et des avantages éminens m'engagent à la tenir. . . . Voici les femmes de la famille de votre épouse. Je vous laisse. — Je vais chercher

quelque bonne affaire qui me dédommage de cette énorme dépense. Car tout ceci est ruineux.

ZANOUBÉ, *baise la main de son père; après qu'il est sorti elle se jette sur le divan en s'écriant :*

Que je suis malheureuse !

O U O R D I, *se penche sur un coussin en disant :*

Le pauvre Giorgino.

(Quelques femmes turques, couvertes de leurs manteaux, entrent dans le salon. Elles soulèvent et jettent derrière elles le *borko*; c'est un voile étroit et long de toile blanche attaché par deux rubans qui ceignent la tête à la hauteur des yeux; il descend par-devant jusqu'à la cheville. L'abaïe, en manteau noir le cache en partie, et ne laisse appercevoir que la portion du *borko* qui couvre la figure. — Les almées suivent le cortège des femmes, elles n'ont pas de abaïe, et ne sont pas voilées. — Les femmes embrasent successivement Zanoubé. Elles se débarassent ensuite du manteau, du *borko*, et du *sebel*; celui-ci est une autre robe de dessus, qui couvre les vêtemens des femmes, et qui est semblable à nos dominos. — Les esclaves apportent du café et des pipes.)

(La portion des almées qui est destinée au chant s'assoit sur les côtés latéraux du divan. Celles qui dansent, sont sur le devant de la scène. Elles portent dans les deux mains des très-petites cimbales, ou castagnettes de cuivre. Ces cimbales sont passées dans le ponce et le doigt du milieu par des cordons de soie. Chaque dansense est pourvue de cet instrument. — Les almées qui chantent, portent sur le bras un petit tambour qui a la forme d'un champignon, et qui est ouvert par le fond opposé à celui où la peau est tendue. — D'autres almées ont un tambour de basques. — Les almées qui dansent accompagnent avec leurs pas les ritournelles. Elles s'arrêtent lorsqu'on chante les *solo*.)

CHŒUR DES ALMÉES.

Chantons la magnificence,
Les amours et la vaillance
Du puissant Sala-Haddin
Kibidin, kibidin, ya kibidin.

UNE ALMÉE.

Enfant chéri de la victoire,
Il dompta vingt peuples divers,
Il sut étonner de sa gloire
Nos régions et l'univers.

UNE SECONDE ALMÉE.

Mais souvent aux pieds d'une belle,
On vit cet illustre guerrier,
Poser sa couronne immortelle,
Et joindre la rose aux lauriers.

CHŒUR.

Chantons, etc.

(*Une Almée se lève et va au-devant de Zanoubé.*)

Ah ! si ce héros formidable
Eût connu ton regard enchanteur ,
Nul objet n'eut paru plus aimable ,
Zanoubé dompterait son vainqueur.

Air :

Tendres oiseaux, qui, sous l'épais feuillage
D'un beau printems, annoncez le retour;
Libres de soins dans votre doux ramage ,
Vous célébrez le bonheur et l'amour.
Que votre sort est bien digne d'envie !
La liberté soulage le malheur ;
Si sans jouir, il faut passer sa vie,
Laissez au moins la plainte à la douleur.

(*Deux Almées se lèvent et répètent en trio ce couplet.*)

CHOEUR.

Chantons la magnificence ,
Les amours et la vaillance
Du puissant Sala-Haddin ,
Kibidin, kibidin, ya kibidin.

(Les almées qui chantent, ouvrent la marche, et sortent de la scène ; les almées qui dansent, suivent. Le surplus du cortège des femmes s'achemine ; Zanoubé sort la dernière étant appuyée sur Ouordi ; elle exprime par ses gestes la douleur dont elle est pénétrée. Le chant des almées se prolonge dans le lointain, et s'éteint progressivement avec l'accompagnement de l'orchestre.)

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le théâtre représente la place d'Esbekir au Caire ; les spectateurs sont placés vis-à-vis du côté méridional , c'est-à-dire que la maison habitée par le général en chef au Caire , est dans le fond du théâtre. Cette maison a un minaret commencé à côté de l'entrée ; après le corps-de logis sur la droite des spectateurs est une galerie couverte qui laisse entrevoir un jardin ; plusieurs sycomores sont en avant ; sur la première coulisse , à gauche , on voit l'entrée postérieure d'une mosquée , surmontée d'un minaret peint en raies horizontales verte et rouge , sur le côté droit on voit un pavillon praticable , et clos par des grillages de bois. La porte de cette maison est un peu plus éloignée ; elle est élevée du sol par quelques marches.

On voit passer des Sakains qui portent de l'eau dans des outres , et sur ledos , des femmes couvertes de leurs chabaïes , ou manteaux noirs , et montées sur des ânes richement ornés (). Les ânes sont amenés à la main par des Sais. Quelques marchands qui vendent du pain en galette sont épars sur la place. Le Motazeb monté à cheval précédé par un homme qui porte une grande balance , et suivi de plusieurs personnes montées , et de cavash , ou soldats armés de bâtons , fait le tour de la place ; il fait jetter des pains dans la balance , en fait vérifier le poids. On se lève sur son passage ; tout cela se passe dans la durée de la symphonie qui est prolongée à cet effet après la levée de la toile.*

SCENE PREMIERE.

FLORICOURT , GIORGINO.

GIORGINO.

L'AGA et le Motazeb ont fait leur ronde ; la place est vaste et fréquentée ; on ne fera pas attention à nous et l'on peut s'arrêter ici sans danger.

(*) On fait mention des ânes et des chevaux dans cette scène et dans les actes suivant , pour tracer l'exacte vérité ; mais nos théâtres ne sont pas disposés pour les recevoir.

FLORICOURT.

Des spéculations commerciales m'attirèrent dans ce pays. La guerre a retardé le moment où je reverrai une patrie qui nous est si chère. Ce fléau redoutable t'éloigne l'Italie, qui t'a vu naître. Mais nos goûts, et nos affections unissent notre sort à jamais.

GIORGINO.

Parlons de l'objet qui vous touche. Voici la maison de la mère d'Ibrahim. Zanoubé doit rendre visite à sa famille. Vous sommes convenus des prétextes à employer pour vous ménager une entrevue.

FLORICOURT.

Tes intelligences avec les Arabes sont-elles assurées? as-tu acquis par des largesses les moyens d'exécuter notre projet?

GIORGINO.

Moustapha, l'honnête usurier, père de votre maîtresse m'a prêté hier huit cent gourdes sur les bijoux que vous m'avez remis. Je me suis transporté à Ghizé. J'ai eu une longue entrevue avec un Cheik des Arabes qui bordent le désert; cent piastres données à-compte ont fait conclure le marché. Il promet une escorte nombreuse jusqu'à Alexandrie.

FLORICOURT.

Je ne sais quelle crainte m'agite, le danger de Zanoubé est le sujet de mes alarmes.

GIORGINO.

Vous ne parlez pas de ma tendre Ouordi; car j'en suis cruellement aimé, et vous ne doutez pas que cette ardeur ne soit précieuse pour nos intérêts. Je fais toute fois une réflexion.

FLORICOURT.

Laquelle?

GIORGINO.

Que diriez vous de Giorgino, s'il s'avisait de coucher sur des ronces? s'il fatiguait de ses plaintes toute la nature? si, privé d'appétit et de sommeil, il élevait sans cesse vers le ciel un regard menaçant? ah! Giorgino, vous le direz sans doute, Giorgino n'est pas le moins fou de tous les hommes.

FLORICOURT.

Je le plaindrai!... je dirai qu'il méconnaît l'amour et sa puissance.

L'amour dans sa bouillante ardeur
Est le fleuve écumant et rapide ,
Il étonna le voyageur ;
Mai bientôt son onde limpide
Des vergers embellit sa fraîcheur.

GIORGINO.

Turbulent , inquiet et jaloux.
L'amour est souvent peu traitable ,
Il ressemble à la mer en courroux ;
Moi j'aime l'onde navigable ;
Car je crains , soit dit entre nous ,
Que l'amour ne sois pas très-aimable.

FLORICOURT.

Je chéris trop les bienfaits ,
Du puissant dieu qui m'engage.

GIORGINO.

Je redoute les forfaits
Dont sourit ces dieux volage.

FLORICOURT.

Doux hommage !

GIORGINO.

Fol hommage !

FLORICOURT.

Mon cœur te suit a jamais.

GIORGINO.

Mon cœur te fuit a jamais.

FLORICOURT.

Du puissant dieu qui m'engage,
Chérissons tous les bienfaits !

GIORGINO.

Ah ! de cet enfant volage
N'oublions pas les forfaits.

Tel que puisse être votre système , je m'y jette à corps perdu. Des grandes dispositions sont faites pour notre agression. Je suis à la piste de tout ce qui se passe. Le vieux Moustapha m'accorde sa confiance ; je lui sert de courtier et d'interprète... je crois entrevoir Zanoubé.

SCENE II.

FLORICOURT , GIORGINO , ensuite , ZANOUBÉ
OUORDI , et d'autres femmes.

FLORICOURT.

Tu pourrais te méprendre.

GIORGINO.

Le cœur peut-il se tromper ? je reconnais mon adorable Ouordi.

FLORICOURT.

Zanoubé la précède , hâte-toi d'avertir les acteurs nécessaires.

Cachez-vous... Oui, ce sont elles-mêmes.

(*Il sort ; Floricourt se cache.*)

(Zanoubé, Ouordi, et d'autres femmes enveloppées dans leurs manteaux traversent la scène ; elles sont précédées par des Saïs. Elles entrent dans la maison de la mère d'Ibrahim. Une musique gaie accompagne les gestes de Floricourt qui s'efforce de se faire apercevoir par Zanoubé. A peine les femmes sont-elles entrées qu'un joueur de gobelets turc, conduit par Giorgino, s'avance avec un petit enfant qui lui sert de paillasse. La musique accompagne pendant quelques mesures le jeu de gobelets. Ensuite elle s'arrête pour laisser le tems à l'escamoteur de jouer un solo de violon turc. Zanoubé et Ouordi ne tardent pas à paraître à la croisée ; elles ont quitté leur voile et leur manteau.)

ZANOUBÉ, *en voyant l'escamoteur.*

Un joueur de gobelets ?

O U O R D I.

Vous apercevez plus loin...

ZANOUBÉ, *à l'oreille de Ouordi.*

C'est lui, ma chère Ouordi.

O U O R D I.

Et Giorgino aussi ? quel désastre ! mais voici les femmes de la maison d'Ibrahim qui viennent vous saluer. (*bas à Zanoubé.*) De la prudence !

(Plusieurs femmes sans voile se présentent à la croisée qui est construite en forme de balcon saillant ; elles s'assoient sur le tapis étendu sur ce balcon.)

(La musique recommence. L'escamoteur continue ses tours ; il envoie ensuite demander son salaire. Zanoubé jette, dans le bonnet de l'enfant qui demande, un papier. Giorgino qui le suit, s'en empare, et lui donne une pièce d'argent à la place. Il porte ce papier à Floricourt, qui le lit avec transport.)

F L O R I C O U R T.

Plaisirs charmans ! joyeuse fête !

Célébrons ce moment enchanteur !

Le jour où naquit le prophète

De Zanoubé promet le bonheur.

Jeunes pastourelles,

Chantez ce beau jour ;

Tendres tourterelles

Roucoulez d'amour.

(*Floricourt et Giorgino répète le dernier couplet.*)

O U O R D I.

Des chanteurs aussi ! Ibrahim est fort galant ; allons,
La Bataille.

C

voici un jour de plaisir ! mêlez votre voix charmante à ces chants d'allégresse.

Z A N O U B É.

Volontiers.

Plaisirs charmans ! joyeuse fête !
 Dieu d'amour je subirai ta loi !
 Le jour où naquit le prophète
 Je promets et mon cœur et ma foi.
 Jeunes pastourelles
 Chantez ce beau jour ,
 Tendres tourterelles
 Roucoulez d'amour.

O U O R D I.

Il faut nous retirer : la mère d'Ibrahim le désire. Elle a raison ; il faut user et ne pas abuser du plaisir.

(*Les femmes se lèvent et quittent le balcon. Giorgino et Floricourt font des signes à Zonoubé ; Ouordi répond à ces signes , elle sort ensuite.*)

F L O R I C O U R T , *en s'approchant du balcon.*

Ce soir ?

Z A N O U B É.

Hélas !... oui.

SCENE V.

F L O R I C O U R T et G I O R G I N O.

F L O R I C O U R T.

Je suis au comble de la joie.

G I O R G I N O.

Attendez ! la Fortune est encore plus volage que l'Amour.

F L O R I C O U R T.

On commence à illuminer les minarets ; songeons à notre entreprise.

G I O R G I N O.

Nous n'avons rien à redouter si mon plan s'exécute ; j'ai tout prévu. Lorenzo , mon compatriote et votre serviteur fidèle , a déjà passé le Nil. Je l'ai chargé de quelques provisions ; car , avant tout , il faut vivre.

F L O R I C O U R T , *en sortant.*

Charmante Zonoubé !

G I O R G I N O.

Eternelle Ouordi !... Marchons,

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MOUSTAPHA et IBRAHIM, *ayant une lettre à la main.*

MOUSTAPHA.

Par le prophète, voilà une étrange nouvelle !

IBRAHIM.

Je viens de recevoir d'Alexandrie cette lettre.

MOUSTAPHA.

Il faut vous garder de la communiquer à qui que ce soit...
Combien de voiles, dit-on ?

IBRAHIM, *en lisant.*

Environ cinq cents. Un grand nombre de troupes, des vaisseaux de guerre ; en un mot, des forces redoutables.

MOUSTAPHA.

Redoutables ! celui qui a pu s'exprimer ainsi n'est pas un musulman. Il n'est rien de redoutable pour nous ; l'aspect du turban des Cheiks de la loi effrayera ces vils dgiaours.

IBRAHIM.

Le grand Mourat les anéantira.

MOUSTAPHA, *plus bas.*

Ne croyez-vous pas qu'il conviendrait de s'assurer promptement des infidèles qui sont en notre pouvoir ?

IBRAHIM.

Je compte sur ces otages... Demain, avant la pointe du jour, ils seront dans les cachots du Khala.

MOUSTAPHA.

Je regrette que cette nouvelle parvienne dans ce jour. Ma fille est chez votre mère, et, d'après nos lois, vous ne pouvez la voir qu'à l'instant où elle habitera votre demeure.

IBRAHIM.

Conduisez-là ce soir avec pompe : ne différez pas, pour un motif frivole, une telle cérémonie : qu'elle soit embellie par le faste, et animée par la joie ; que rien enfin ne puisse faire soupçonner que l'arrivée de quelques audacieux ait altéré notre tranquillité.

MOUSTAPHA.

Ce courage est digne d'un vrai croyant ; j'aime plus que jamais mon gendre.... N'oubliez pas de faire arrêter les infidèles.

IBRAHIM.

Je me rends de ce pas chez Mourat. Si quelqu'un résiste,
il le paiera de sa tête. *(il sort.)*

(Un crieur paraît sur le balcon du minaret, il crie en le parcourant pour appeler à la prière.) *(La ila ela allah oua Mahammet rasoul allah !)*

(Dans le courant des deux scènes précédentes on a achevé d'illuminer le théâtre. Des lanternes sont suspendues au haut des minarets, devant le balcon de la maison de la mère d'Ibrahim, et sur tout les édifices. Ces lanternes sont exagones faites de bois ou carton, percé de plusieurs ouvertures qui forment un dessin. Ces cartons sont coloriés en dehors, et un papier transparent couvre intérieurement les ouvertures. On fait monter sur le théâtre, en face de la maison du général en chef, quatre poteaux très-élevées, et garnis de banderolles à leur sommet; dans les intervalles on a tendu des cordes, auxquelles sont suspendues plusieurs lanternes; elles représentent dans chaque espace un dessin quelconque, et par préférence des lozanges environnés de croissans.)

(Au bruit d'une symphonie, accompagnée par des instrumens arabes, on voit paraître le cortège. Quatre janissaires ouvrent la marche. Ils sont vêtus d'une robe rouge qui descend jusqu'à la cheville; elle se croise; elle est retenue par une écharpe noire; ils ont des pabouches rouges; leur bonnet est noir, fort élevé, applati sur le devant, une plaque de cuivre doré le décore dans le milieu. Derrière la tête pend un morceau d'étoffe très-long, qui se termine en pointe. Après les janissaires viennent les almées qui chantent, ensuite les danseuses et les eunuques noirs. Ils sont suivis par deux hommes montés sur des échasses. Les almées s'arrêtent de tems à autre pour crier *lon lon lon lon*. Ce cri de joie doit être accompagné par l'orchestre.)

(Un groupe de femmes ayant le visage couvert par le borko, et enveloppées dans leurs manteaux noirs suivent ces hommes à droite et à gauche du cortège; des saïs portent des réchauds montés sur des bâtons, et dans lesquelles brûlent des matières combustibles. La mariée est amenée sous un dais, deux almées marchent au-devant d'elle; une a un grand évantail formé de carton, couvert de papier doré, et terminé par des plumes d'autruche; elle évente sans cesse la mariée. L'autre a de l'eau de rose dans un flacon de cristal doré, dont le bouchon est percé; elle en jette quelque goutte sur la mariée à chaque station. — Les vêtemens de celle-ci sont couverts par un manteau de toile d'argent qui repose sur sa tête, et il est bordé par une frange d'or par-devant, et la couvre en totalité. Une petite couronne d'argent est placée sur sa tête, et semble retenir le manteau. — Quatre janissaires, semblable à ceux qui ouvrent la marche, suivent le dais.)

(Après que ce cortège a fait le tour du théâtre, le dais s'arrête au milieu de la scène. Les danseuses et les eunuques noirs composent une danse. Elle est tout-à-coup interrompue par un coup de fusil que l'on entend dans le lointain. L'effroi se répand dans l'assemblée. Les coups de fusil accompagnés de cris se succèdent; le cortège prend la fuite; les janissaires se disposent à combattre.)

(Floricourt et Giorgino, suivis de quelques Européens et de plusieurs arabes entrent sur la scène; le combat s'engage entre les Européens, et les janissaires. Dans cette intervalle des arabes s'emparent de la mariée et d'Onordi. Le tumulte est prolongé. Les manteaux de de Zanoubé et d'Onordi sont tombés sur leurs épaules, et l'on peut apercevoir leurs visages.)

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le théâtre représente le côté nord du rocher Lybique ; les pyramides de Chizé sont détachées de la toile du fond ; la plus grande , ou le Cheops , présente le côté nord-est : l'entrée est sur le côté septentrional : la base doit être à la hauteur comme 718 à 436 : les pyramides sont fortement ébréchées au bas des arrêtes. L'entrée est une ouverture triangulaire ; un tertre de sable et de pierres est adossé à chaque face. Sur la gauche des spectateurs et sur les coulisses sont figurées trois petites pyramides tronquées vers les deux tiers de leur hauteur ; elles sont très-ruinées. Une grande quantité de pierres , que la vétusté a détachées de ces monumens , est répandue sur la scène. A droite , on a peint et adossé aux coulisses une tente d'arabes : elle est construite comme nos tentes canonnières ; l'étoffe est de laine blanche , rayée de couleurs de terre. Plusieurs arabes qui fument sont placés sur différens points de hauteur ; ils ont tous un fusil en bandouillère , un long diéris ou bâton armé d'une pointe de fer à la main. Leur costume est un manteau de laine blanche : le plus grand nombre n'a pas de turban , mais seulement un tarbouch ou bonnet rouge qui ne couvre pas les oreilles.

Les décorations accessoires ne doivent pas masquer sur aucun point celle qui est dans le fond du théâtre.

Après le lever de la toile , on entend une symphonie pastorale qui annonce la marche d'une caravane qui vient de loin. Le son des instrumens augmente progressivement. Enfin on voit paraître Zanoubé et Floricourt , précédés d'un Cheick arabe , et tous les trois montés à cheval. Ouordi , Giorgino et Lorenzo sont montés sur des ânes. Deux arabes à cheval et un grand nombre à pied suivent ce cortège. — Dès que tout le monde est descendu de cheval , on fait sortir de la scène les chevaux et les ânes. On fait agenouiller les chameaux , on les décharge , et ensuite on les amène. On étend quelques nates et l'on s'asseoit dessus.

S C E N E P R E M I E R E.

LE CHEICK , ZANOUBÉ , FLORICOURT , OUORDI ,
GIORGINO.

L E C H E I C K .

Soyez les bien venus , vous êtes ici en sûreté. Du haut de cette pyramide on peut contempler l'immensité du dé-

sert ; c'est là notre forteresse : je défie vos ennemis de vous y poursuivre.

ZANOUBÉ.

Ah ! mon père , je me retrace votre chagrin.

FLORICOURT.

Espérons des jours plus heureux ; nous l'inviterons alors à se réunir à ses enfans : nous fléchirons sa colère.

O U O R D I.

Fléchir sa colère est chose impossible ; une musulmane qui s'enfuit avec un infidèle ! ah , mademoiselle , il n'y a plus de paradis pour nous !

G I O R G I N O.

Eh bien ! nous vous en ferons un , nous trouverons sur terre tous les agrémens qui promettent le bonheur ; le premier de tout sera celui de notre amour . . .

O U O R D I , *en soupirant.*

Ah ! quel désastre !

G I O R G I N O.

Consultons ces couffes bien garnies par mes soins. Voici de l'excellent vin d'Europe , voici de la liqueur exquise.

L E C H E I C K.

De la liqueur ! (*Les Arabes se lèvent avec empressement et entourent Giorgio. Le Cheïck en frappant avec son dierid s'écrie.*) Maharassé ! retirez-vous. (*les Arabes s'éloignent.*)

G I O R G I N O.

Doucement ! chacun aura sa portion. (*aux Arabes.*) Préparez vos tasses , je vais distribuer de l'excellente eau-de-vie. (*Il en verse dans les cocos que chaque Arabe présente. Le Cheïck s'assoit près de la natte , où l'on prépare le couvert ; il porte toujours sa pipe.*)

(*Il est à observer que le Cheïck est distingué des autres par un grand challe à carreaux blancs et rouges sur un fond bleu , qui fait une fois le tour de son col , et est ensuite noué en bandouillère. Il a un turban blanc.*)

L E C H E I C K.

Les janissaires qui accompagnaient le cortège , 'ont été rudement investis. Nous avons enlevé ta maîtresse comme le vent dépouille la rose du faïoum. Cet exploit vaut de l'argent.

G I O R G I N O , *sortant une bourse.*

En voilà. (*on mange sur la natte étendue devant Floricourt*

et Zanoubé ; les Arabes sortent , de plusieurs paniers , des dattes et du lait caillé.)

FLORICOURT.

Belle Zanoubé ! ne trouble pas la joie de ton amant par des regrets que les plus tendres soins feront disparaître.

ZANOUBÉ.

Je crains pour toi , pour nous tous. Alexandrie est éloignée : la marche dans le désert est lente et pénible.

GIORGINO.

Dès que l'ardeur du soleil sera affaiblie , nous nous mettrons en route , nous avons des guides expérimentés : en attendant réjouissons-nous , en nous retraçant les images d'un bonheur avenir. Que des chants mélodieux charment les habitans de ces contrées.

QUATUOR.

Premier Couplet.

Narguons loin de ce rivage ,
Vers un plus riant séjour ,
Pour pilote , en ce voyage.
Faire un choix du dieu d'amour.
Non , jamais l'onde légère
Ne vit luire un jour si beau ,
C'est le souffle de Cythère
Qui conduit notre vaisseau.

II

Quand Neptune en son délire
Fait pâlir nos matelots ,
L'Amour sait , par un sourire ,
Désarmer le dieu des flots.
Vents fougueux , essaim rébelle ,
Calmez-vous , craignez sa voix !
Car Jhéris pour-être belle
A l'Amour céda ces droits.

III.

Lorsqu'an port de la tendresse
Le vaisseau va désarmer ,
Livrons-nous à l'allégresse
Mais ne cessons pas d'aimer ;
A l'ardente jouissance
Ménageons quelques desirs !
Séparé de l'espérance
L'amour fuit loin du desir.

LE CHEICK.

Cela est fort bien ; mais nous avons aussi nos chants et

nos spectacles ; ils ont le caractère d'une vie libre et belliqueuse. — Arabes, levez-vous : que les uns s'arment de leurs dierids , que les autres jouent du tabel et du tamboura. Représentez , par vos pas , les combats auxquels vous êtes exercés.

(Danse d'Arabes.)

Ceszez : le soleil est avancé dans sa course ; il faut faire quelques dispositions pour le départ. (aux Arabes.) Que trente parmi vous entre à main armée dans le village d'Aboukir. Ils enlèveront du buffec et des chameaux. Que vingt arabes se transportent à Gherdasse ; les habitans sont de nos amis. Vous vous contenterez de prendre de l'orge et du lait pour six jours. Nous aurons à combattre en route une tribu ennemie ; cela nous procurera des tentes et des armes. — Partez , et soyez tous rassemblés avant la pointe du jour derrière la petite pyramide. (le Cheïck et les Arabes sortent dans différentes directions.)

GIORGINO.

Nous sommes entre les mains de fort braves gens ; mais ils nous défendront , en leur donnant de l'or. Un bâtiment est frété à Alexandrie : nous n'avons que peu de jours à souffrir. Que vois-je ? Lorenzo ! La rapidité de sa marche annonce une nouvelle importante.

SCENE II.

LES PRECEDENS, LORENZO.

LORENZO.

Songez à votre sûreté. Ibrahim a soulevé les villages environnans. Nous n'avons pas un instant à perdre , on attend du Caire des armes et des secours.

FLORICOURT.

Notre courage balancera leurs efforts.

GIORGINO.

Le courage est impuissant contre le nombre ; il faut aviser à d'autres expédiens. Exécutons les conseils du Cheïck Arabe.. Lorenzo va marcher de nouveau sur ses traces , il hâtera son arrivée , et celle de sa troupe , vous....

O U O R D I.

Voici des hommes armés. C'est Ibrahim lui-même avec une suite nombreuse.

G I O R G I N O.

Réfugiez-vous dans la grande pyramide. Pénétrez jusqu'à la chambre la plus éloignée, voilà de quoi se procurer de la lumière ; j'attendrai à l'entrée , et je vous avertirai en temps opportun...

Z A N O U B É.

Ciel ! accorde nous ton assistance.

(Lorenzo sort précipitamment. Zanoubé , Floricourt et Ouordi montent rapidement le monticule , et pénètrent dans la grande pyramide. Giorgino se cache derrière une pierre près de l'entrée.

La musique annonce la marche d'une troupe armée composée de Jannissaires et de paysans. On entend crier, de tems à autre , *halla* ; et d'autres voix confuses et menaçantes.)

S C E N E I I I.

I B R A H I M, ensuite le C H E I C K Arabe.

I B R A H I M.

Ils ne sont pas trop éloignés. (*à un mamelouk.*) Qu'une partie de ma troupe parcoure le rocher , que l'autre demeure près de moi. Des larges récompenses seront accordées à votre activité et à votre courage.

(Les deux détachemens se séparent en agitant en l'air leurs armes , et en criant, de tems à autre , *siates ! halla !* ils marchent et partent confusément et avec précipitation.)

I B R A H I M, après avoir visité la tente.

Ils sont tous enfuis. La méprise de ces Fellah a été funeste ; mais je défie le prophète lui-même de les soustraire à ma vengeance. Visitions soigneusement ces ruines. Peut-être ont-ils pris le chemin du désert...

(Le Cheick arabe, suivi d'une troupe nombreuse, entre en frappant la terre simultanément avec les dièrds.)

L E C H E I C K.

C'est toi , c'est Ibrahim , fils d'Achmet !

I B R A H I M.

C'est moi-même.

L E C H E I C K.

De quel droit oses-tu persécuter ceux que nous défendons ? de quel droit commandes-tu dans nos déserts ?

I B R A H I M.

On a enlevé celle qui m'était destinée pour épouse. J'ai en ma faveur la force de la loi et celle d'une troupe nombreuse.

La Bataille

D

LE CHEICK.

Ton épouse refusait ta main ; je disperserai ta troupe. Depuis quelques siècles les habitans des villes ont l'habitude de nous redouter.

IBRAHIM, *après un instant de réflexion.*

J'admire ton courage ! mais un enfant de Mahomet se li-guera-t-il avec les infidèles ? mon frère ne vengera pas un affront sacrilège.

LE CHEICK.

Je ne suis pas juge de vos différens. On a demandé ma protection, on l'a payée, je l'ai promise. Retirez-vous, ou... (*en levant ses armes.*)

IBRAHIM.

Frère, écoute Ibrahim. Voici deux cents zermaboubé : paie ta troupe ; je t'en promets le double si tu veux écouter mes représentations.

LE CHEICK.

Tu parles en homme sensé ; les menaces n'effrayent pas les arabes indépendans. — Des Francs peuvent nous appercevoir en ce lieu, suis-moi sur le revers du rocher du côté de Sakara.

IBRAHIM.

Je serai vengé ! (*les Arabes et les troupes d'Ibrahim partent ensemble.*)

SCENE IV.

(Le théâtre représente l'intérieur de la grande pyramide, ou une coupe verticale sur le milieu de ce monument. La chambre sépulcrale représentée de grandeur naturelle est élevée de douze pieds au-dessus du plancher du théâtre ; la pyramide est élevée dans la direction de la deuxième coulisse. Les deux premiers feuillets représentent une coupe, par échelons qui s'avance de chaque côté jusqu'à un tiers de la largeur de la scène. Le plafond de la chambre sépulcrale est horizontal, et représenté en coupe par une seule pierre. On arrive dans cette chambre par un plan incliné qui, en s'enfonçant sous le théâtre, fait un retour angulaire trois pieds au-dessus, et revient adossé à la section de la pyramide jusqu'à la chambre en question. Dans le fond est une cave sépulcrale de la longueur de cinq pieds et demie. La couleur du massif est celle de la pierre blanchâtre, celle de la cave est de marbre jaune. La voûte de l'escalier, ou plan incliné qui monte à la chambre, est faite par encorbeillement, dont on doit voir la moitié en relief. Il y a aussi une triple

banquette étagée qui longe la partie intérieure du plan incliné. A dix ou douze pieds du centre l'inclinaison des faces de la pyramide paraît. On voit quelques marches extérieures et un vuide, derrière lequel est un ciel vivement éclairé. La partie antérieure du théâtre est dans l'obscurité.)

ZANOUBÉ, FLORICOURT, et OURDI.

(Floricourt porte un flambeau. Ils montent sur la scène par l'ouverture dans laquelle une des branches du plan incliné plonge sous le théâtre.)

FLORICOURT.

Que cette enceinte est sombre ! et que son accès est difficile !

ZANOUBÉ.

Il sera d'autant plus assuré pour nous.

OURDI.

Nous montons depuis bien long-tems ! la chambre indiquée ne doit pas être éloignée.

FLORICOURT.

Je crois l'entrevoir. (*ils approchent de la chambre.*) Ranime ton courage, ma chère Zanoubé.

ZANOUBÉ.

Je te suis avec confiance.

FLORICOURT.

Je crois que nous sommes arrivés... Oui, ces noms écrits dans toutes les langues, ces dates reculées de plusieurs siècles annoncent la curiosité des voyageurs.

OURDI.

Quant à moi, sans un tel événement, je n'eusse jamais visité ce séjour de la mort.

ZANOUBÉ.

Son antique tristesse semble convenir à des amans infortunés. Voici un cercueil.

FLORICOURT.

Il est vide. Des immenses pierres soutiennent sur cette salle la masse énorme qui la couvre. (*ils parcourent avec la lumière l'intérieur de la salle.*)

OURDI.

Giorgino ne tardera pas à nous tirer de ce sépulcre ; on peut compter sur son zèle. C'est un jeune homme bien estimable, (*en soupirant.*) et bien malheureux.

FLORICOURT, à Zanoubé.

Ma belle Zanoubé ! à peine as-tu été en mon pouvoir, tu as connu le malheur.

ZANOUBÉ.

Je suis fière de le partager avec toi.

FLORICOURT.

QUATUOR.

Dans l'horreur de ce lieu menaçant,
Près de toi je sens croître ma flamme.

ZANOUBE.

Près de toi cet asyle est riant,
Près de toi tout enchante mon ame.

OUORDI.

Ah! quittons ce réduit effrayant,
Tout ici m'épouvante... madame.

ZANOUBE.

C'est envain que le sort nous opprime,
Si l'amour peut braver son courroux.

FLORICOURT.

Dieux puissans, si l'amour est un crime,
Punissez l'univers avec nous.

GIORGINO.

(On entend sa voix dans une profondeur éloi-
gnée.)

Sauvez-vous

L'on vient à nous.

OUORDI.

N'est-ce pas la terreur qui m'anime ?

Mais, je crois... Oui, j'entends...

GIORGINO, la voix s'approche.

Sauvez-vous.

FLORICOURT.

(en tirant son sabre, et en sortant de la
chambre sépulcrale.)

Que je sois la seule victime.

Je saurai m'offrir seul à leurs coups.

FLORICOURT et ZANOUBE.

Dieux puissans, si l'amour est un crime,
Punissez l'univers avec nous.

GIORGINO.

L'on vient à nous.

ZANOUBE, OUORDI.

Oui, l'on vient, sauvons-nous, sauvons-nous.

FLORICOURT, GIORGINO.

Oui, l'on vient, sauvez-vous, sauvez-vous.

(Zanoubé, Floricourt, Ouordi descendent rapidement ; on entend un bruit souterrain très-confus. La musique accompagne tous ces mouvemens.—Ibrahim paraît à la tête d'un grand nombre d'hommes armés, dont chacun porte un flambeau. Ils se distribuent sur le talus des deux rampes, et dans la chambre sépulcrale. Après l'ordre

d'Ibrahim, ils s'emparent de Zanoubé, qui jette un cri. Ils l'emmènent par le chemin souterrain. Ouordi est entraînée. Floricourt fait quelques résistances, mais il est bientôt enveloppé et désarmé.)

I B R A H I M.

Arrête! — Enlevez cette femme. (*après un combat très-court.*) La résistance est vaine.

F L O R I C O U R T.

Le sort condamne la vertu et le courage.

I B R A H I M.

La vertu! homme déloyal, tu as méconnu la bonté des Musulmans qui te souffraient parmi eux; tu as séduit leurs femmes...

F L O R I C O U R T, *avec transport.*

Le cœur de Zanoubé est libre; il m'appartient.

I B R A H I M.

Tu ne profiteras pas de ton crime. Le compagnon de tes forfaits, l'infâme Giorgino...

F L O R I C O U R T.

Eh bien?

I B R A H I M.

Giorgino a expiré sous nos coups. Il est tombé dans le fond de cette pyramide. Un autre sort t'est réservé. — Attachez cet infidèle au cercueil de la chambre sépulcrale: qu'un flambeau sulfureux l'éclaire dans ses derniers instans. Sortez et roulez devant l'entrée de la pyramide les pierres énormes qui l'entourent et qui la fermeront à jamais. (*à Floricourt.*) Infidèle, tu as vécu.

F L O R I C O U R T.

Ma chère Zanoubé!!

(Au son d'une symphonie barbare les soldats exécutent les ordres d'Ibrahim. Ils descendent successivement, et la scène demeure éclairée par le flambeau qui laisse entrevoir Floricourt enchaîné.)

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

Le théâtre représente la plaine de Ghizé, entre le Nil et les pyramides ; celles-ci ne sont pas détachées du rideau ainsi que dans le commencement du troisième acte ; elles y sont figurées à la distance d'une lieue environ de la scène ; on voit pourtant la partie antérieure du rocher lybique qui est praticable : la base des pyramides se trouve approximativement au tiers de la hauteur de la scène. Le rocher, ainsi que la pente qui y conduit, sur le côté droit du spectateur, présente plusieurs sentiers tortueux qui s'élèvent progressivement ; sur les côtés latéraux, sont figurés des datiers et des sycomores. Au bas du rocher lybique, sur le côté gauche des spectateurs, on aperçoit une portion du canal de la Bahiré, on voit un fellah, ou paysan presque nud, qui puise de l'eau, à l'aide d'une bascule, chargée d'une pierre d'un côté, et d'un sceau de cuire de l'autre ; il est à cheval sur une rigole, et verse sur un point plus élevé l'eau qu'il puise avec le sceau dans le point inférieur.

SCENE PREMIERE.

LE FELLAH, qui puise de l'eau, chante les couplets suivans.

Premier Couplet.

QUELLE peine sans pareille !
L'eau n'excite aucun desir,
Si c'était jus de la treille
Yamma ! yamma ! quel plaisir.

I I

Pour l'orgueil et la richesse
Travailler soir et matin,
Pour autrui pèner sans cesse
Yamma ! yamma ! quel chagrin.

I I I

Par son or, le riche brille,
Il jonit d'un doux loisir,
Il caresse femme et fille ;
Yamma ! yamma ! quel plaisir.

I V.

Nous naissons pour la souffrance
La plainte est notre refrain,
Sans vin et sans espérance
Yamma ! yamma ! quel chagrin.

SCENE II.

MOUSTAPHA, et un deuxième FELLAH.

MOUSTAPHA.

Qui t'a remis cette lettre ?

LE FELLAH.

C'est un Franc, que j'ai rencontré près du village d'Embabé ; il a fuit après me l'avoir remise.

MOUSTAPHA.

Tu n'as pas couru après lui ?

LE FELLAH.

Il était monté.

MOUSTAPHA.

Il fallait crier.

LE FELLAH, *en montrant une bourse.*

Il m'a fermé la bouche.

MOUSTAPHA.

Cela est excusable. Est-tu sûr qu'Ibrahim, le kesnadar de Mourat, soit ainsi que tu l'as dit, dans ces environs ?

LE FELLAH.

Je l'ai vu dans la maison du Cannaïcan, avec l'escorte et les prisonniers qu'il a amenés ce matin.

MOUSTAPHA.

Va l'avertir de mon arrivée.

LE FELLAH.

Vous ne récompensez pas ma peine ?

MOUSTAPHA.

Tu as reçu de l'argent d'un infidèle ! rends grâce à ma bonté, si je ne te fais une avanée.

LE FELLAH.

Je me sauve.

*(il sort.)*MOUSTAPHA, *en lisant.*

Giorgino à Sidi Moustapha. Qui a pu me dire qu'il était mort ? « Giorgino vit encore : le ciel l'a conservé pour le salut de Moustapha : que ce musulman apprenne que les » Francs sont débarqués en grand nombre, et qu'ils avancent à marche forcée. Ils ont été instruits par des émissaires que Moustapha possédait des énormes richesses. Sa » maison et sa personne sont signalées. Je suis chargé de » prévenir que si le moindre malheur arrive à Floricourt ou » à Zanoubé, il perdra son argent et sa vie, que cet avis » demeure secret. »

Je suis accablé. (*il s'assoit sur une pierre.*) J'avais bien prévu que ces démons de Francs... Nos braves se défendront.... Mais, à tout événement, prenons des sages précautions.

I B R A H I M.

Je te salue, mon père.

M O U S T A P H A.

Salut sur toi, Ibrahim. J'ai à te parler d'affaires importantes.

I B R A H I M.

Ma valeur a recouvré ta fille et puni son ravisseur.

M O U S T A P H A.

Tu sais que les infidèles marchent sur le Caire.

I B R A H I M.

Je le sais. Mourat m'ordonne de me rendre près de lui.

M O U S T A P H A.

Ecoute moi. Je ne doute pas du succès de nos armes. Le prophète a prononcé, de sa voix terrible, la destruction de nos ennemis; mais accordons quelque chose à la prudence. Ma fille...

I B R A H I M.

Elle ne mérite plus ce nom. La loi la condamne, et Mourat tout puissant ne pourrait la sauver.

M O U S T A P H A, *après un instant de réflexion.*

Je conviens de ses torts; mais le sort de cette infortunée est lié à celui du jeune français que tu as enfermé dans la pyramide. Crois-moi, délivre cet homme, confie-le avec Zanoubé à une forte garde, et attends l'issue des événements.

I B R A H I M.

Quoi! tu pourrais croire....

M O U S T A P H A, *à l'oreille.*

Si les Infidèles sont vaincus, ta vengeance sera satisfaite. Jusques-là, gardons des otages qui peuvent être utiles: un homme mort ne vaut pas un moucheron qui respire.

I B R A H I M, *après un court silence.*

Je reconnais la sagesse de tes avis. Je confierai à ta surveillance les criminels; mais ma garde méconnaîtrait tes ordres, si, par faiblesse, tu prétendais les sauver. Chizé n'est pas éloigné: je me rends chez Mourat, je serai bientôt de retour... (*il s'achemine et revient.*) Je suis tes conseils.... mais n'oublie pas que le signal de la victoire des Musulmans sera celui de la mort des coupables. (*il sort.*)

Cet homme est féroce... mais il est riche. Rien ne peut balancer un tel avantage, si toute fois ma fille... Que vois-je ! nos troupes se mettent déjà en marche !

(Un corps de mamelouks monte à cheval, défile sur le théâtre; il sort du côté gauche et rentre par le côté droit. Il est précédé par un timbalier; une pièce de canon montée sur un affût à deux roues, et traînée à bras au milieu de ce corps. Le canon est peint en vert et en rouge; leur drapeau est une bannière d'écuyer, c'est-à-dire un rectangle, auquel on ajoute une pointe triangulaire, un corps d'Arabe à pied le suit. Chaque mamelouk est précédé par un Saïs à pied.

CHOEUR DE MAMELOUKS.

Hâtons nos pas; marchons, amis,
 Combattons ces falanges guerrières,
 Dispersons des soldats téméraires,
 Et terrasons nos ennemis.

MOUSTAPHA.

Ces braves nous promettent du succès ! mais cette maudite lettre... Ibrahim ne se hâte pas de m'envoyer ses prisonniers... J'ai tant de magasins ! j'ai tant de débiteurs ! il ne faudrait qu'un instant pour perdre le fruit de tant d'années de travail.

SCENE III.

MOUSTAPHA, ZANOUBÉ, OUORDI, ensuite FLORICOURT, *ils sont suivis d'une garde.*

ZANOUBÉ, *en se jetant au pieds de son père.*

Mon père !

MOUSTAPHA.

Je ne reconnais pas ma fille ! je l'abandonne à la sévérité des lois.

OUORDI.

Ah ! seigneur.

MOUSTAPHA.

Et toi à qui j'avais confié le soin de veiller sa jeunesse, tu subiras son sort.

OUORDI.

Hélas ! j'ai été enlevée.

(On entend dans un grand éloignement le bruit du tambour, et quelques salves de mousqueterie, et des coups de canon.

La Bataille

E

MOUSTAPHA, *à part.*

Mes craintes augmentent à chaque instant ; j'entends un bruit qui présage un attaque. Ibrahim n'est pas encore de retour.

SCENE IV.

LE CHEICK, Arabe, *suivi de quelques arabes dont quelques-uns sont montés et d'autres suivent à pied.*

LE CHEICK, *en traversant le théâtre.*

Tu l'entends : accourons vers le lieu du combat, nous pillerons les vaincus.

OUORDI, *en criant avec vivacité.*

Soldats ! cet infâme nous était dévoué ; nous l'avons payé, il nous a trahi.

LE CHEICK, *faisant partir vivement son cheval.*

Vieille insensée ! d'autres m'ont payé plus cher. (*il sort.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ZANOUBÉ.

ZANOUBÉ, *en se jettant aux pieds de son père.*

Vous permettrez l'exécution d'une sentence barbare ?

MOUSTAPHA.

Nos loix sont inexorables.

ZANOUBÉ.

Ah ! songez à votre propre sûreté ! Si le sort des armes était contraire aux musulmans... si...

MOUSTAPHA.

Taisez vous. (*à part.*) Elle a deviné mon chagrin. (*haut.*) Voici l'auteur de votre infortune. (*en indiquant Floricourt qui arrive suivi d'une escorte.*) C'est à lui que vous devez des reproches.

ZANOUBÉ, *veut s'élancer vers lui, les soldats la retiennent.*

Floricourt !

FLORICOURT.

J'ignore quel ordre m'a arraché à la mort la plus cruelle. Je le revoi encore, et mon sort est digne d'envie.

MOUSTAPHA.

Cesse de l'outrager par des vœux indiscrets. Tu demeures en ce lieu garant de notre victoire. Ton supplice est différé jusqu'à ce moment. Tu périras avec celle que tu as rendue ta complice.

FLORICOURT.

Père dénaturé !

MOUSTAPHA.

Tes insultes seront punies ; voici Ibrahim , écoute ton arrêt.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, IBRAHIM.

IBRAHIM.

C'est Mourat lui-même qui l'a prononcé. Je dois demeurer ici pour garder la plaine , et assurer la punition des coupables. Que l'on attache au sommet du rocher cet infidèle et les deux femmes. Le premier avis qui décidera la victoire en faveur des musulmans , sera le signal de leur mort : ils seront précipités dans le canal qui coule auprès de cet endroit.

ZANOUBÉ.

Floricourt !

FLORICOURT.

Mon dernier soupir sera pour toi.

(Floricourt et Zanoubé essayent inutilement de se rapprocher. Les soldats d'Ibrahim les éloignent à plusieurs reprises et avec violence ; enfin ils sont entraînés avec Ouordi , et ils sont attachés à une pierre que l'on aperçoit sur le sommet du rocher du côté gauche des spectateurs ; ce sommet est saillant , et son extrémité plonge dans le canal , où le Fellah puisait de l'eau. Un Sycomore très-bas couvre le canal par ses branches. La musique suit le mouvement)

MOUSTAPHA , *donne quelques signes d'une affliction profonde.*

Je ne puis contenir ma douleur. Si les Francs sont vaincus , je perds ma fille ; s'ils sont vainqueurs , je perdrai mes richesses ! affreuse incertitude ! Ibrahim ! ... mon fils !

IBRAHIM.

Tu es faible , Moustapha ! mais écoute ! (*on entend de nouveau le pas de charge dans le lointain avec quelques salves de mousqueterie.*)

MOUSTAPHA.

Cela semble devenir sérieux. Songeons à notre sûreté. (*il sort avec précipitation, on entend le même bruit, il est plus approché.*)

I B R A H I M.

Femme déloyale ! vil étranger ! vous avez cru enfreindre impunément des loix respectables. Le prophète a frappé ce crime sans pareil. Votre mort n'est retardé que pour augmenter vos souffrances. Les Francs , enfermés dans le château du Caire , attendent comme vous leur dernière heure. (*le bruit augmente.*)

S C E N E V I I.

L E C H E I C K A R A B E.

Grandes nouvelles , Ibrahim ! les Francs sont dispersés ! je m'apprête à faire un riche butin.

I B R A H I M.

As-tu la certitude de ce fait ?

L E C H E I C K.

Mille Arabes me l'ont confirmé. Epuisés par une marche fatigante, et par l'ardeur de notre climat , les Francs se traînaient lentement vers la capitale ; nos braves les ont attaqués à Chebreik , tandis que d'autres troupes les combattaient sur le Nil. Leurs barques ont été investies , leurs équipages massacrés , et les débris d'une armée , qui combat par désespoir , seront bientôt anéantis. (*le Cheik sort.*)

F L O R I C O U R T.

Quelle nouvelle accablante ! Zanoubé ! ma chère Zanoubé !

I B R A H I M.

Tu prononces pour la dernière fois son nom. Son sort est arrêté ; tu seras immolé à la plus juste vengeance.

(Ibrahim tire son sabre et monte le rocher par les sentiers tortueux qui sont sur la droite. A l'instant même on entend battre le pas de charge à une grande proximité. La fusillade devient plus vive ; l'artillerie augmente le bruit. Giorgino armé accourt à la hâte ; il aperçoit Ibrahim qui monte le rocher : il monte après lui ; il a de la peine à le rejoindre. Ibrahim arrive près de Floricourt , il lève son sabre pour frapper , en s'écriant :)

I B R A H I M.

Meurs ! vil infidèle !

(*Giorgino s'élance et pare le coup. Ibrahim essaie de se fendre ; il est frappé par Giorgino , qui s'écrie :*)

GIORGINO.

Tu périras , malheureux !

(Ibrahim tombe sur les branches du sycamore , qui couvre le canal ; celles-ci se brisent sous le poids de son corps , et celui-ci , après avoir été un instant suspendu , tombe dans l'eau.)

Giorgino délivre Floricourt , Zanoubé et Ouordi. Ils descendent du rocher.

Floricourt embrasse Giorgino ; on soutient Zanoubé que l'on dépose avec Ouordi derrière un arbre)

ZANOUBÉ.

Ami courageux ! mon cœur ne suffit pas à la joie dont il est émé.

FLORICOURT.

Mon cher Giorgino ! Eh quoi ! la défaite des Français...

GIORGINO.

Est une fausse nouvelle répandue par l'ennemi , pour rappeler quelques fuyards au combat. Les Français avancent : ils sont précédés par la victoire.

FLORICOURT.

Méritons les bienfaits de la fortune ! que son inconstance ne jette pas celle que j'aime dans des dangers nouveaux. (à *Giorgino.*) Je confie Zanoubé à ton amitié : je cours rejoindre les Français. Nous avons beaucoup fait pour l'amour , osons tout pour la gloire.

(Le pas de charge et la fusillade continuent. Giorgino indique à Floricourt la direction qu'il faut prendre pour rejoindre les Français , et il se retire avec Zanoubé et Ouordi.)

(Un corps de mamelouks à cheval bat en retraite ; ils amènent une pièce de canon montée sur deux roues : deux parmi eux se mettent en batterie dans la direction du côté droit du rocher. Au même instant des canonniers Français traient à la bricole une pièce qu'ils mettent en batterie sur le sommet du rocher du côté droit. On tire quelques coups de part et d'autre. Un mamelouk est tué , et leur pièce battue en rouage est renversée. Les paysans en relèvent les débris. La pièce française change de position , et est descendue de la montagne par le côté opposé à celui des spectateurs.)

(Plusieurs mamelouks sortent en combattant contre des grenadiers Français , après un combat acharné , les mamelouks succombent. — Le bruit du canon et du pas de charge continue. Un bataillon Français paraît par le côté droit en marchant la bayonnette baissée. Il s'arrête , porte les armes , et défile sur le théâtre. On entend des chevaux qui s'approchent , et les cris des musulmans. Ce bataillon se forme en redan ayant le premier peloton de sa droite , qui est le

plus avancé, appuyé au rocher. Les mamelouks chargent ce bataillon : ils sont repoussés par une fusillade ; on les poursuit avec la bayonnette. — Les gascons et les gazetiers anglais entrent en reculant devant quelques grenadiers qui leur présentent la crosse de leurs fusils.)

(Un groupe d'Arabes et de paysans armés leurs succèdent : ils s'enfuient dans différentes directions , et expriment par leurs gestes la terreur dont ils sont pénétrés.)

(Un bataillon carré de Français précédé par des tambours , et la musique militaire fait différentes évolutions , et développe son front. Enfin il défile par sa droite ayant en tête une pièce d'artillerie trainée à la bricole. — Un aide de camp du général en chef arrive à cheval ; il est suivi d'une foule de matelots , et de femmes françaises ; on amène près de lui plusieurs cheïks de village. L'aide-de-camp met pied à terre , il va au-devant de Zanoubé , et Floricourt qui entrent suivis de Ouordi , et Giorgino.)

L'AIDE DE CAMP.

Approchez , amans infortunés ; vous méritez le bonheur qui suivra de si grands dangers. Soyez unis et reconnaissez la main bienfaisante qui apporte la félicité dans ces contrées. (*Aux Cheïks et aux paysans.*) Oui ! peuple d'Egypte , ce ne sont pas des ennemis qui vous imposent un joug , ce sont des Français qui viennent vous délivrer de celui dont vous fûtes accablés ! vos lois , vos mœurs seront sacrés pour eux. Délivrés d'une tyrannie barbare , donnez vos soins à l'agriculture , aux arts qui trouvèrent ici leur berceau ! qu'une joie sincère rapproche des nations dont nous avons toujours voulu le bonheur.

(Floricourt , Zanoubé , Giorgino et Ouordi embrassent l'aide-de-camp : des cris de joie s'élèvent de tout côté. La musique accompagne ce mouvement.)

Et vous , soldats , qui bravâtes le froid de la Germanie comme l'ardeur des régions de l'Afrique , goûtez quelque repos : vous avez bien mérité de celui qui vous mène à la victoire ; un tel prix est votre plus douce récompense. Rassemblez vos armes en faisceaux : que le reste du jour soit consacré à l'allégresse et à la reconnaissance.

(Les soldats Français forment plusieurs faisceaux d'armes sur les deux côtés de la scène. Un drapeau est placé au milieu de chaque faisceau.

(Les femmes françaises qui ont suivi l'armée , et quelques matelots Français forment une danse. Elles apportent des tringles sur lesquelles s'élève un chiffre figuré sur la lettre B , et qui est formé de

branches de lauriers-rose. On enfonce des tringles dans le sol, et on forme par leurs dispositions différens tableaux. — Des groupes de soldats grecs, et de marchands khouptes s'entremêlent aux danseurs précédens. Les paysans Arabes arrivent accompagnés d'almées. Ils apportent des coffres remplis de grappes de dattes, et de branches d'orangers. Ils les placent en festons sur les arbres environnans.)

Chœur de Français et d'Arabes.

{ Livrez-vous à l'espérance
Livrons-nous à l'espérance,
Habitans de ces climats,
Le bonheur et l'abondance
Vont renaître sur nos pas.

(Au bruit d'une musique religieuse, un vaste nuage chargé de génies descend du ciel. La portion du globe terrestre, occupée par l'Europe, paraît sous le nuage, et dans une étendue qui occupe la largeur totale de la scène. Les nuées se développent. On aperçoit l'espérance appuyée sur son ancre. — L'abondance et le génie du courage sont à ses côtés. Les Français et les Egyptiens se prosternent devant elle.)

L'ESPÉRANCE.

Un héros bienfaisant, fameux par mille exploits,
Paraîtra pour remplir sa haute destinée :
Il donnera la paix à l'Europe étonnée,
Peuple de l'univers reconnaissez ma voix.

(Des voix accompagnées par des harpes se font entendre dans la partie supérieure de la scène.)

Cœur de Génies.

Que vos chants se fassent entendre,
Dressez de nouveaux autels !
Un héros puissant va descendre
Du séjour des immortels !
FRANÇAIS, EGYPTIENS,
Que nos chants se fissent entendre,
Dressons de nouveaux autels ;
Un héros puissant va descendre
Du séjour des immortels.

(Tandis que l'on chante le dernier couplet, l'Abondance et le génie du Courage quittent le nuage, et forment une danse de caractère accompagnée par le chant. Ils arrachent des palmes aux arbres environnans. Ils les présentent sous le chiffre, et les génies répandus sur différens points de la scène en offrent en même tems un très-grand nombre. --- Les danses continuent ; elles sont alternées par les génies, et les quadrilles des différentes nations qui occupent la scène ; mais ces danses sont interrompue par un coup de tonnerre. Les tambours bat-

font le roulement. La troupe prend précipitamment les armes , et se range sur les deux côtés du théâtre. Les lumières qui éclairaient le nuage disparaissent. On aperçoit tout-à-coup le chiffre placé au milieu du nuage étincelant de feux brillans. Les peuples d'Egypte et les Français forment un tableau qui exprime l'admiration et la joie ; la troupe présente les armes et la toile tombe.)

F I N.

